

## 1962-2012 : OÙ EN SOMMES-NOUS CINQUANTE ANS APRÈS ?

**La nouvelle série de contributions que nous entamons aujourd'hui sera consacrée au cinquantenaire de l'Algérie indépendante. Quoi ? L'Algérie ne serait âgée que de cinquante ans ? Non, l'histoire de l'Algérie remonte à plusieurs millénaires, sinon tous les quinquagénaires en vie et plus seraient plus âgés qu'elle, ce qui serait un non-sens.**

Ceux qui sont nés en 1962 ont le même âge qu'elle ; ils ont prématurément vieilli et ont le sentiment d'avoir vécu pour rien, tandis que ceux qui les dirigeaient au moment où ils sont nés les dirigent toujours, comme s'ils allaient en rajeunissant. De Gaulle qui, en 1962, était là aussi, a quitté le pouvoir en démissionnant il y a 43 ans, et le président français nouvellement élu est quinquagénaire comme l'était son prédécesseur. C'est à croire que notre mère-patrie n'a enfanté qu'une seule fois, qu'elle n'a mis au monde qu'une portée et que, sitôt venue au monde, celle-ci s'est dépêchée de stériliser la mère génitrice afin que nul ne vienne réclamer une part de l'héritage.

En principe, joie et tristesse sont deux états émotionnels qui ne se combinent pas. L'une peut précéder l'autre ou lui succéder, mais il est rare qu'on les ressente en même temps. Il n'y a pas de fête triste ou de tristesse joyeuse, chacune possède ses occasions et son cérémonial, et toutes deux répugnent à être mélangées. Elles ont toutefois quelque chose en commun, les larmes : on pleure en effet quand on est trop triste ou trop heureux. Pourquoi alors ce titre ? Parce que la plupart des Algériens attendent le cinquantenaire de leur Indépendance sans enthousiasme et comme s'ils devaient déferer à un rite tombé dans l'indifférence.

**A quelques semaines du cinquantenaire, l'ambiance qui prévaut dans le pays n'annonce pas la liesse. Ni chez le peuple ni chez les dirigeants on ne semble avoir le cœur à la fête. Pourtant, il va falloir organiser des festivités pour marquer ce cinquantenaire, ne serait-ce que pour marquer le coup devant l'étranger.**

A quelques semaines du cinquantenaire, l'ambiance qui prévaut dans le pays n'annonce pas la liesse. Ni chez le peuple ni chez les dirigeants, on ne semble pas avoir le cœur à la fête. Pourtant, il va falloir organiser des festivités pour marquer ce cinquantenaire, ne serait-ce que pour marquer le coup devant l'étranger. On va devoir accrocher des drapeaux neufs partout, passer des programmes spéciaux à la télé, convoquer les troupes folkloriques du pays, mais ces festivités programmées ne suffiront pas à inciter les citoyens à aller danser de joie sur les places publiques.

Qui dit festivités ne dit pas forcément fête. La joie n'a rien à voir avec les gestes protocolaires, l'illumination des édifices, les lampions et les feux d'artifice ; elle fuse du cœur, éclate dans la tête, illumine les visages et n'a pas besoin de déploiement de grands moyens pour s'exprimer.

On a la face épanouie, la mine rayonnante, l'air détendu et on a envie de sauter au cou des autres, de danser et de rire. La joie authentique n'est pas administrative ; on ne peut pas la commander, l'acheter ou l'importer. C'est une effusion spontanée, un élan naturel vers

les autres, un partage et non un air emprunté, des accolades froides et des sourires forcés. Là, on est dans l'hypocrisie, la mise en scène et le préfabriqué. Et quand c'est feint, ça se sent et se voit tout de suite : on rit jaune, on a un rictus à la place du sourire, une mine défaite, un air abattu et on dégage l'impression d'être en berne.

Il est plus facile dans le contexte actuel d'organiser des funérailles que des festivités. Les mines sombres s'y prêtent et on n'a pas besoin de se forcer pour paraître affligé ; on l'est tous les jours en sortant de chez soi. Dès qu'on monte dans le transport public ou engage sa voiture dans la circulation, la bonne humeur disparaît. Cette tristesse naturelle est en outre grevée d'un inexplicable sentiment d'angoisse parce qu'on s'attend à tout moment à ce qu'il se produise quelque chose d'absurde. Si le gros des Algériens est triste à l'approche de la fête de l'Indépendance, baptisée aussi «Fête de la jeunesse», ce n'est pas parce qu'ils n'aiment pas l'indépendance ou la jeunesse, mais parce qu'ils ne voient pas quoi fêter.

Quand ils plongent dans le passé, ils n'en remontent pas avec la nostalgie de la colonisation, mais avec le sentiment qu'ils ont été privés de quelque chose et que les promesses de leur lutte de libération et de l'indépendance n'ont pas été tenues : où est en effet «l'Etat démocratique et social» inscrit dans la

Déclaration du 1<sup>er</sup> Novembre 1954 ? Où sont la liberté, la dignité, l'égalité, la justice sociale et la démocratie, tant de fois martelées dans les discours ? Où est l'unité nationale quand la nation est divisée et que la guerre contre le terrorisme, commencée il y a vingt ans, se poursuit ? Et lorsqu'ils se projettent par l'imagination dans le futur, ils sont pris de vertige : que deviendra leur pays dans les prochaines cinquante années, lorsqu'il n'y aura plus de pétrole ? Ces cinquante années d'indépendance, ils en ont finalement passé la première moitié à réunir les conditions de la «crise», et la seconde, à en vivre les affres.

La liesse, la vraie liesse, c'était celle des premiers jours de l'indépendance immortalisés par les caméras de la presse mondiale et des films comme *La Bataille d'Alger*. Elle n'a duré que quelques jours car les combats fratricides avaient déjà commencé pour la prise du pouvoir. On n'a jamais revu cette liesse. Quand, plus tard, les foules sont sorties dans la rue, ce n'était pas pour donner libre cours à leur liesse, mais à leur détresse et à la casse. Ça a commencé il y a un quart de siècle et ça ne s'est plus arrêté. Il n'y a pas eu de défilé militaire depuis 1990. Nos commandos n'ont plus paradé sous nos yeux admiratifs sur l'avenue de l'ALN, ils se battent contre les «résidus du terroris-

me», crapahutant dans les djebels à la recherche des derniers «égérés» ou déployés le long des frontières où les «résidus» du GSPC, devenus AQMI, ont fait main basse sur des territoires voisins. De toute façon, cela fait longtemps qu'on ne célèbre plus les fêtes nationales. Seules les fêtes religieuses sont encore accueillies avec un semblant de joie, mais elles ne sont pas spécifiques à l'Algérie et à son histoire. La politique, qui a déteint sur elles, les a attristées aussi. Il y a plus de signes extérieurs de religiosité dans la rue que jamais, mais il n'y a pas plus de bien dans la société, plus d'honnêteté, plus d'altruisme ou plus d'amour du pays. Au contraire, il y a moins de bonté, moins de fraternité, moins de tolérance et moins de patriotisme. C'est que l'islamisme ne pousse pas les gens vers leurs prochains, mais à leur rejet s'ils sont jugés différents, et les actes qu'il recommande ne sont pas tournés vers le bien de son prochain ou de son pays, mais dédiés à Dieu en échange de «haçanate». Islamisme et joie de vivre sont incompatibles, et toute manifestation de joie est tenue pour «ib» (indécence).

Le 5 Juillet 1962 est le résultat du 1<sup>er</sup> Novembre 1954. On fête le premier et commémore le second. En 1984, nous commémorons le trentenaire du déclenchement de la Révolution : l'Algérie indépendante était âgée de 22 ans, et non de 50, comme aujourd'hui. Elle était jeune, en pleine possession de ses forces, unie et vivait dans une totale sérénité. A cette occasion, et comme je le fais aujourd'hui à l'approche du cinquantenaire, j'avais publié dans *Algérie actualité* une série d'articles qui tranchaient avec l'optimisme ambiant et la quiétude générale.

Dans «Crimes et châtements» (18 octobre 1984), j'écrivais : «Bien des responsables ont atteint depuis des lustres leur seuil d'incompétence, mais ils sont toujours là, défraîchis et inconscients de leur anachronisme... Il en est même qu'il a fallu arracher de leur fauteuil presque à l'arrache-clou. Tel Attila, l'herbe ne repoussait plus là où il passait... Certaines situations généreraient la mal-vie même sur la Lune. Quand les portes se ferment sans raison ou ne s'entrebâillent que pour laisser passer une ombre furti-

**Il y a plus de signes extérieurs de religiosité dans la rue que jamais, mais il n'y a pas plus de bien dans la société, plus d'honnêteté, plus d'altruisme ou plus d'amour du pays. Au contraire, il y a moins de bonté, moins de fraternité, moins de tolérance et moins de patriotisme.**

ve, quand tout est motif à dérogation, autorisation et bakchich, il ne faut pas s'étonner que les gens en viennent à escalader les murs, à grimper sur les toits, à passer par les caniveaux, à s'accrocher aux gouttières pour trouver le passage qui les mènera à la solution de leurs problèmes... Qui répondra de ces crimes ? Qui châtier ? Le malheur est qu'il y a un comptable pour tout, un juge pour la moindre faute. En l'occurrence, c'est l'histoire qui nous jugera et nous châtiara, peut-être pas en nos personnes, mais en la personne d'innocents qui ne sont peut-être même pas nés... N'avons-nous pas payé, nous, pour des fautes commises par des générations qui nous ont précédés de plusieurs siècles ? N'a-t-il pas fallu près d'un



Par Nour-Eddine Boukrouh  
noureddineboukrouh@yahoo.fr

siècle de révoltes noyées dans le sang, puis sept années de féroces combats qui nous ont coûté le dixième de notre population pour laver notre pays de cette infamie qu'a été la colonisation ? A quelques jours de la célébration de l'anniversaire de notre retour à l'histoire active, à l'histoire assumée, toutes ces réflexions devraient nous fouetter afin que jamais plus notre pays ne sombre dans des tragédies comme celle du colonialisme et du sous-développement» (fin de citation). Huit ans plus tard, notre pays sombrerait dans une autre tragédie, la «tragédie nationale», mais celle-là ne m'était pas venue à l'esprit.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1984 paraissait «Peuples et Histoire» où je posais cette question : «Que serons-nous dans trente ans, en 2014 ?» Nous y sommes presque. J'y disais ceci : «Dans sa configuration psychique actuelle, le peuple algérien est un peuple aux ambitions élevées, un peuple travaillé par le désir de grandeur, un peuple qui ne veut plus bricoler, mais entreprendre de grandes choses. Il ressent le besoin de se hisser au niveau du monde du troisième millénaire, il ne veut pas rester à la traîne des nations avancées, il a hâte d'en finir avec la dépendance économique, la pauvreté, le sous-développement et tout ce qui rappelle la chute dans le temps, la faillite générale et la colonisation. Il faut

lui insuffler l'élan vital... Les peuples qui vont loin, qui tiennent longtemps dans la durée à l'état actif, sont ceux qui

se prescrivent des vocations, qui se posent comme devise : «Soyons réalistes, demandons l'impossible»... De tels peuples savent distinguer le simple objectif d'un plan de développement, des tâches historiques.

Un objectif, ce peut être la création d'écoles, la multiplication des Souks-El-Fellah ou l'inauguration d'une aire de stockage par un ministre. Mais la tâche historique, c'est la fertilisation d'un désert, l'édification de villes nouvelles sur les Hauts-Plateaux, la conquête du Sud comme d'autres conquièrent leur Ouest... Les peuples dans l'histoire ne meurent jamais de mort naturelle, ils se suicident... Que sera l'Algérie dans trente ans, en l'an 2014 du troisième millénaire ? (fin de citation).